

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois proses

Fernand Ouellette

Volume 25, Number 6 (150), December 1983

Un quart de siècle de liberté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1983). Trois proses. *Liberté*, 25(6), 72–75.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FERNAND OUELLETTE

TROIS PROSES

CHAMBRE 3-213

Rien ne m'est moins indifférent que les chiffres alignés sur la porte de la chambre (en dérive tant qu'ils n'ont pas été rassemblés) forment le nombre *neuf*.

De ma fenêtre, en ce château, je réponds au mur des glaces qui vont et viennent, balancier de quelle saison? Une image pour quel poème? Un noyau pour quel tumulte? On me narre minutieusement quel manque? Tout glisse en la mémoire de mon enfance. Naguère (est-ce un raccourci de l'éveil?) je suis parti si souvent avec ces glaces. Je ne me sentais délivré, à vrai dire, que lorsque le mouvement large de l'eau, la béance s'amplifiaient. Allégé de l'hiver, ou de cette glaciation rythmique sur l'âme.

Aujourd'hui, après si peu d'années, une pareille matière immense, grisâtre, toute en interstices avec des éclats noirs de l'abîme, s'impose comme une toile qui se peindrait là sous nos yeux. Quelques failles, quelques espaces de Borduas. Quelques embâcles de Riopelle ou de Toupin.

Un goéland écoute sa science ou sa sagesse. Par devant, le traversier se livre aux forces assaillantes. Le gris sillon se ferme.

En ce même matin, les images affleurent. Je suis plutôt sur un balcon de l'hôtel Miramar, à Santa-Monica. Au-dessus des palmiers tout devient si léger

que Matisse ou Lapicque ont certainement peint mes souvenirs. Tout prend la teinte du sable. Une jeune femme s'avance sur la plage comme dans un tableau écriu. Chair à reflets de nacre? Non pas. Plutôt la plénitude d'une forme ambrée qu'affectionnent Chassériau et Delacroix. Un corps élu, appelé par le désert. Le regard se perd dans son sillage comme s'il n'y avait jamais eu de trace. Ni le claquement sourd de la vague. Ni oiseaux blancs. Un simple éclat furtif tel un mot qui éclate pour mieux libérer la mer.

La brume s'appesantit sur le fleuve. Il y a de l'impudeur ou de l'insolence à pénétrer ainsi dans l'espace. Avec une impuissance de moyeu. Avec la banalité mesurée d'un rayon qui tourne. Une impossibilité à devenir volatil. Décidément les yeux perdent de l'altitude.

Bref! le fleuve refoule ses glaces. On dirait l'éjection d'une pensée de plomb. Ou la tristesse d'une courtisane, épandue sur les joues, par les os, quand Carpaccio la perd de vue.

LE LIVRE

Le Livre en nous qui ne sera jamais écrit est le projet sacré que chacun porte. (Edmond Jabès)

D'une certaine façon, par sa nature même, il nous interdit de lui donner forme. Mais le désir, qui a sa racine dans une mémoire éclatée depuis l'origine, sans cesse renaît des cendres de nos œuvres. Le projet du *Livre* se reforme dans un pur accord solaire. Jamais il ne prendra forme. Jamais il ne meurt. Quelle énergie a ce Phénix en nous! Tant qu'il demeure l'oiseau solaire par excellence, il reste intouchable. Il a mille couleurs que le paon envierait. Il a la taille de mille aigles. Il consume ou se nourrit de tout ce qui aspire à être.

Ce livre serait-il en moi l'image la plus immédiate du sacré?

Ainsi je songe à ce livre parfaitement vide que j'ai reçu un jour de Pékin, avec une couverture de soierie.

Ce livre devenait le symbole du livre que je n'écrirais jamais. Je sentais que je n'avais le droit d'y tracer aucune graphie. Gerardo Mourao le savait bien en me confiant ce livre. Ne se déchargeait-il pas lui-même du *Livre*? Déplier cette longue feuille c'était déjà tendre l'oreille à sa musique inaudible. Peut-être, somme toute, qu'il s'agissait d'un palimpseste que ma cécité ne me permettait pas de déchiffrer. Cette matière coquille d'œuf renfermait ou sertissait quelle parole? Me sera-t-elle dévoilée dans le passage de la mort à la lumière?

LE SACRÉ

En nous tenu le sacré est identifiable au désir. Il nous est *donné*.

En ce qui me concerne «mon» sacré est un objet de science. Un physicien tente de le réduire à quelque rationalité. Il est d'abord saisi par les sens et appartient au regard. Je tente un mot: *lumière*. Il s'agit d'une simple image, ou, sur un autre registre, d'un fantasme. Depuis que cette image m'obsède, dans l'intensité soudaine du levant ou dans la peinture, je vais errant de poème en poème, de regard en regard, comme je l'ai fait à travers les actes du peintre de *la Mort vive*. Oserais-je avouer naïvement que je suis resté aveuglé? Mon image est bien totalisante. Elle englobe aussi bien la lumière du Thabor, la lumière de la *Vue de Delft*, le soleil en allé avec la mer, que la nacre rosée d'une chair peinte par Ingres, ou l'orient d'une perle. Rien d'étonnant qu'elle soit, bien que présente, insaisissable dans un certain nombre de tableaux de Giorgione, Patinir, Vermeer, Rembrandt et Corot.

Rien n'est plus actif, individualisé que ce désir en nous, qui nous tient éveillé. La conscience aiguë de la perte de l'unité, avec Kierkegaard ou Hölderlin, semble à l'antipode. Kierkegaard cerne la blessure immémoriale. Mais sa foi ne peut pas la dissocier de sa culpabilité. Chez Hölderlin, par contre, fulgure

une vive intuition de la lumière d'avant la déchirure. Tel Icare, il demeure brûlé et se désagrège. Plus près de nous certains pensent que *vivre* est le mal.

Il est possible que dès que l'on bute sur le *sens*, dans une œuvre, l'on se heurte impudiquement au *sacré* de l'autre. Je me suis acharné longtemps à saisir le manque dans l'*Hammerklavier* de Beethoven. En fait il ne s'agissait pas de l'impuissance d'un interprète, mais bien du manque qui obsédait Beethoven aux prises avec le silence, avec la mort. N'était-ce pas le silence d'un monde qui avait glissé hors de Dieu, croyant s'être dépris, ou plutôt le silence terrible de Dieu lui-même? Silence, ou ténèbre, comme un visage et son envers, qu'aurait peint Goya? En quel «trou noir» la lumière de Mozart s'était-elle dissoute?

En ce sens si je m'efforce de faire une œuvre, celle-ci ne peut pas avoir d'autre sens que cette tentative sans cesse renouvelée de donner une forme à mon sacré, qui ne soit pas qu'un creux, un vide.